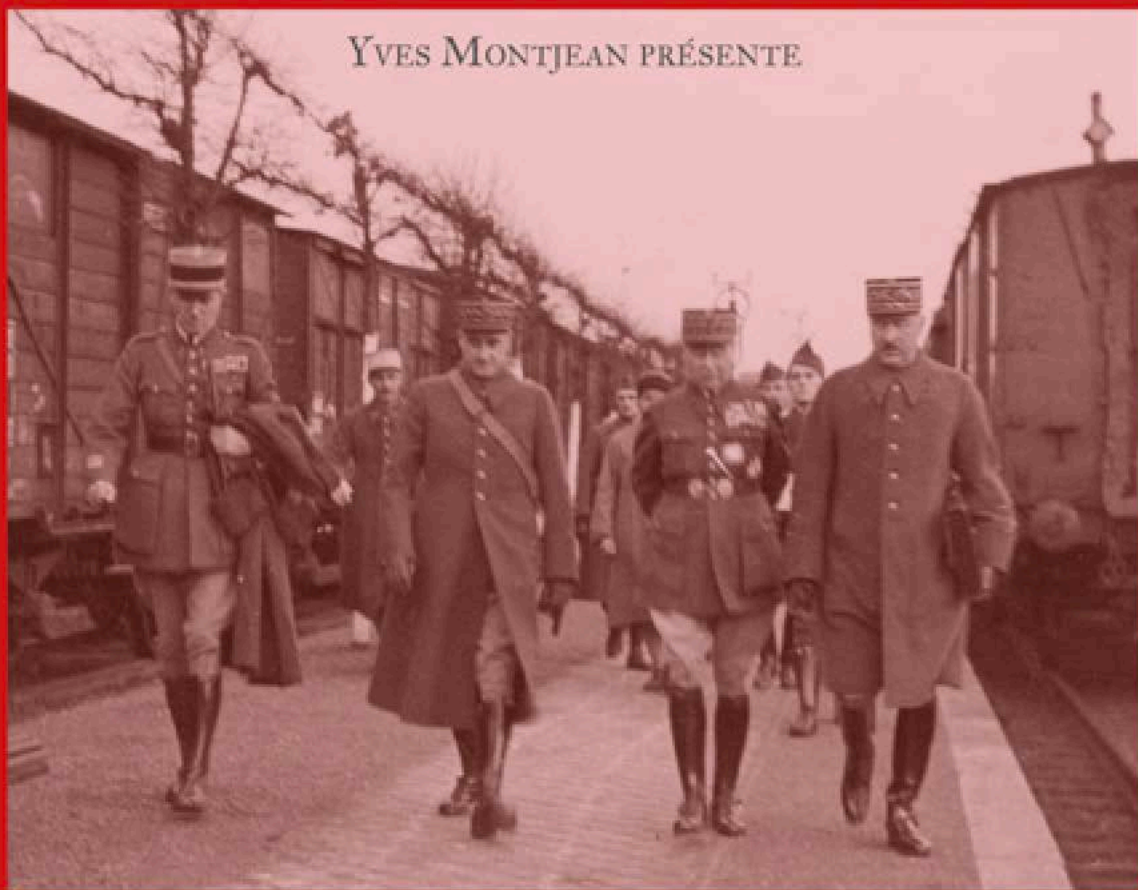


YVES MONTJEAN PRÉSENTE



GÉNÉRAL MONTJEAN

# L'ÉTRANGE CAPTURE

Mai 1940

CARNETS INÉDITS D'UN OFFICIER  
D'ÉTAT-MAJOR DE LA 1<sup>re</sup> ARMÉE



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

Yves Montjean présente

## L'ÉTRANGE CAPTURE

CARNETS INÉDITS D'UN OFFICIER  
D'ÉTAT-MAJOR DE LA I<sup>RE</sup> ARMÉE

Général Montjean



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

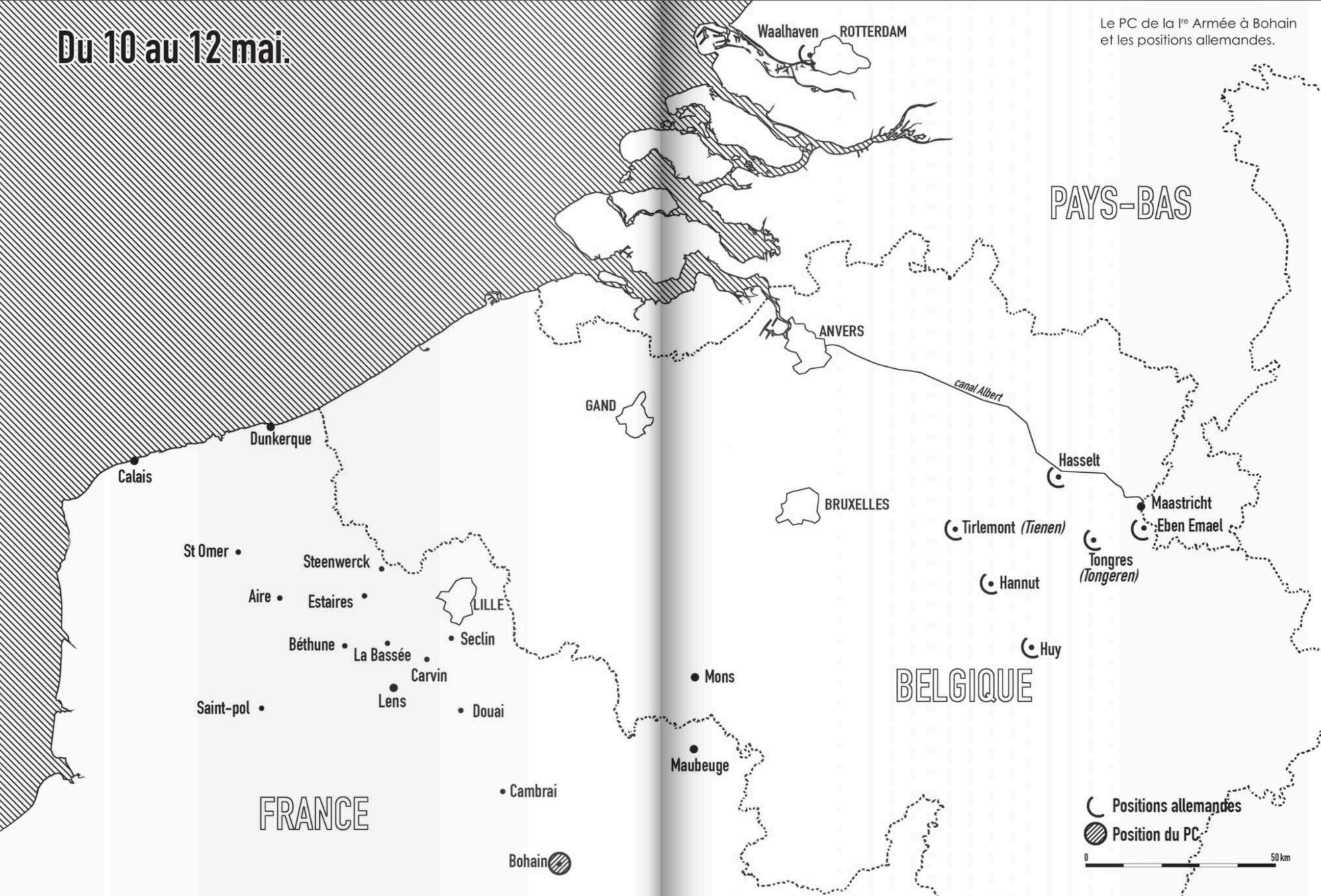


Sainte-Engrâce (Haute-Soule).  
Le général Montjean et son petit-fils Yves.

*En hommage à mon grand-père*

Du 10 au 12 mai.

Le PC de la 1<sup>re</sup> Armée à Bohain et les positions allemandes.



☉ Positions allemandes  
☉ Position du PC

0 50 km

## PRÉAMBULE

Quand, le 28 mai, j'ai senti la menace immédiate de la captivité, j'ai jeté au feu, en même temps que les archives du 3<sup>e</sup> Bureau de l'état-major de la I<sup>re</sup> Armée, tous mes papiers personnels et en particulier le journal de route que j'avais tenu fidèlement depuis le début de la campagne. Dans ce journal, j'avais noté jour par jour les projets, les études, les ordres qui préparaient la bataille en Belgique. J'avais ensuite, au cours même de la bataille, pris quelques notes hâtives permettant de reconstituer la chronologie des faits. Tout cela est en cendres.

J'ai essayé de reconstituer de mémoire cette période. J'en ai écrit le récit qui suit, à Mayence entre le 5 et le 20 juillet. Le colonel Alombert et mes camarades Chambion, Astruc et Hélyary étaient déjà partis pour le camp de Gross-Born. Au cours de notre séjour commun à Mayence, nous avons bien remué nos souvenirs, mais sans ordre et au gré des conversations.

Le récit suivant n'est donc que le résultat d'une laborieuse recherche dans des souvenirs vieux de plus de six semaines.

Or cette période a été tellement abondante en événements, tellement fertile en incidents, et le rythme des événements a été si précipité que bien des choses se sont mêlées dans ma mémoire. L'absence de sommeil faisait que les nuits étaient pareilles aux jours et cela ajoute à la confusion des dates.

Le travail que j'ai fait n'est donc qu'une esquisse, où abondent sans doute les erreurs et les oublis, mais qui pourra peut-être, je l'espère, être précisée par la suite, lorsque je parviendrai à revoir les charmants et vaillants camarades qui m'ont entouré pendant cette période, et notamment le colonel Alombert, le colonel Vignol, le Lt-colonel Marie, le commandant Paterne, les capitaines Marquet, Baude, Le Hagne, Petit, Larmarzelle, le commandant Vautrin<sup>4</sup>.

---

4. Excepté le colonel Vignol, le général Montjean n'en revit aucun. Seuls les rapports du commandant Paterne et des capitaines Astruc et Petit, rédigés entre 1940 et 1946 et retrouvés aux archives du SHD, complètent ce récit.

JEUDI 9 MAI 1940 :  
BOHAIN – LA VEILLE DE LA BATAILLE

Je dois partir demain en permission de six jours. J'ai télégraphié avant-hier à Yvonne<sup>5</sup> pour lui donner rendez-vous à Abense<sup>6</sup> samedi matin à 9h30. À vrai dire, je ne suis pas absolument rassuré sur ce départ. Depuis deux ou trois jours, des bruits d'offensive allemande courent. Depuis avant-hier, les forces aériennes sont alertées et ont appliqué leur plan de desserrement des formations.

Pour nous, pas d'alerte et ce calme de notre commandement me paraît un indice favorable, puisque trois fois déjà sur de simples rumeurs, on nous avait fait prendre notre dispositif d'alerte. Cette fois encore, ce sera sans doute un épisode de la guerre des nerfs.

---

5. Son épouse, née Yvonne de Menditte.

6. Abense-de-Haut, près Tardets-Sorholus, Pyrénées-Atlantiques (Pays de Soule).

D'ailleurs aujourd'hui nous sommes conviés à assister à une manœuvre de la 2<sup>e</sup> division cuirassée au camp de la Haute-Moivre, à l'est de Châlons. Nous nous préparons à partir, le colonel Blanc<sup>7</sup>, Marquet et moi. À 4h30 nous déjeunons hâtivement à la popote et avant de prendre l'auto, nous réveillons l'officier de service du 3<sup>e</sup> Bureau.

– Rien de nouveau, dit-il.

Aussi nous partons allègres et sans souci. Par Saint-Quentin, La Fère, Laon, Reims, nous gagnons le camp de la Haute-Moivre. Nous suivons une grande partie du front de 1914-1918, jalonné de cimetières. Invariablement ma pensée se porte vers tous ceux qui sont tombés pour notre victoire et je fais tout haut la réflexion que la France, en laissant gâcher cette victoire, a été bien coupable envers ses morts.

Après un casse-croûte en route, nous arrivons au point de rendez-vous, où bientôt on voit arriver les représentants du GQG<sup>8</sup> : le général Georges, le colonel Desré, Noiret et quelques autres. Leur présence me paraît encore un signe de quiétude. Noiret a toujours son

7. Chef du 3<sup>e</sup> Bureau.

8. Grand Quartier général (voir annexe 7 : Sigles).

air olympien et, en voyant sa silhouette se détacher au sommet d'une crête, jumelles en mains, je ne peux m'empêcher de lui dire :

– Tu as l'air de Napoléon !

Cette petite rosserie n'a pas l'air de lui être très agréable. Cependant je m'enquiers auprès de lui et des autres augures des perspectives de la situation :

– On ne sait pas grand-chose, disent-ils, mais il semble qu'il n'y ait rien d'imminent.

– Vous pourrez partir en permission, m'ajoute l'un d'eux.

La manœuvre de la 2<sup>e</sup> division cuirassée est décevante. D'après le thème, cette division, alertée à 8h30 pour contre-attaquer un ennemi qui exploite une brèche, met plus de 4 heures pour faire 8 km et déclencher son opération. Encore la contre-attaque est-elle mièvre (on ne voit qu'une dizaine de chars) et ne donne-t-elle pas l'impression de puissance irrésistible à laquelle je m'attendais.

Formalisme, lenteur, manque d'initiative et de perçant, en somme tactique surannée, ce n'est pas avec cela que l'on aura raison des Panzers allemands. Je regrette une fois de plus que ce magnifique instrument

qu'est une division cuirassée n'ait pas été mis entre les mains de la cavalerie.

Sur le terrain, je rencontre mon ancien et cher 6<sup>e</sup> groupe d'automitrailleuses<sup>9</sup>. Je revois avec plaisir Bodelot, Renaud, Laurens, Mirabaud, l'adjutant-chef Noethiger, et j'évoque avec eux l'heureux temps de Compiègne.



Présentation du 6<sup>e</sup> groupe d'automitrailleuses au chef d'escadrons Montjean. Compiègne, 1937.

---

9. 6<sup>e</sup> GAM, basé à Compiègne.

La manœuvre se termine à 13 heures. Le général Bruneau, de la 1<sup>re</sup> DCu<sup>10</sup>, nous emmène à Suippes faire à sa popote un succulent déjeuner, puis nous présente en détail et d'une façon fort intéressante un char B<sup>11</sup>. Nous rentrons à Bohain<sup>12</sup> vers 19 heures, enchantés de cette journée de grand air. Le colonel Alombert me signe ma permission. Je compte prendre demain le train de 11 heures du matin.

---

10. Division cuirassée.

11. La qualité des engins des deux camps était à peu près égale : le meilleur char français, le char B, équipé de l'excellent canon de 47 mm, monté sur une tourelle entièrement rotative, avait aussi un canon de 75 mm dans sa coque. Le 20 tonnes Somua, équipé également d'un canon de 47 mm, était rapide. Il bénéficiait d'un blindage de 40 à 60 mm, supérieur aux 30 mm des meilleurs engins allemands. On comptait 800 de ces nouveaux engins et même les plus anciens soutenaient la comparaison avec les véhicules allemands les plus légers. Mais la faiblesse de l'armée française ne résidait pas tant dans le manque de matériel que dans sa mauvaise utilisation, sans parler du moral, plus atteint encore en 1940 qu'en septembre 1939.

12. Bohain-en-Vermandois.



« Dans la soirée, on reçoit un télégramme chiffré du Grand Quartier Général, dont la teneur est la suivante :

“Le commandant Fauvelle m’a exposé ainsi qu’à monsieur Paul Reynaud votre situation. Je ne méconnais pas vos difficultés. Je compte sur vous pour sauver tout ce qu’il est possible de sauver, dans l’honneur des drapeaux dont vous avez la garde.”

Pour qui sait lire entre les lignes, nous n’avons plus aucun secours à attendre du reste des armées françaises. »

Le colonel Pierre Montjean, officier d’état-major de la I<sup>re</sup> Armée et chef de la section « Opérations » du 3<sup>e</sup> Bureau, est capturé par les Allemands à Steenwerck, le 29 mai 1940. Lors des premiers jours de sa captivité, il retrace, encore sous le choc, l’enchaînement de ces événements. Le récit qu’il fait de ces vingt jours qui auront précédé cette « étrange capture » constitue un témoignage extraordinaire et précieux puisque les archives de la I<sup>re</sup> Armée ont été brûlées.

Il plonge le lecteur au sein d’un état-major au cœur de la débâcle : une expérience de lecture stupéfiante.

16,90 €

